

# Figures Combréennes

## M. le Chanoine Antoine PATEAU

*Ou l'esprit d'enfance préservé.*



*Antoine Pateau jeune professeur de première à Combrée.*

Il le reconnaît lui-même : son défaut originel – car il ne s'agit pas, bien entendu, d'une tare, encore moins d'un péché ! : ne pas être ancien élève de Combrée. Et pourtant, celui qui a consacré 21 ans de sa vie à notre chère maison comme Préfet des études, professeur de Première et qui fut le dernier prêtre à exercer la lourde tâche de Supérieur, mérite amplement une place de choix dans la galerie des figures combréennes. Qu'on en juge !

Solidement arrimée à l'angle du parvis Saint-Maurice, il est une maison coscuse, de style XVIIIe, baptisée « Saint Camille » ; elle abrite les chanoines titulaires de la cathédrale dont les tours semblent veiller sur eux ou peut-être les surveiller ! C'est là, au premier étage, dans un bureau à la vue imprenable sur la Maine et la Douire rénovée, que me reçoit mon ancien collègue et patron, le

chanoine Antoine PATEAU. Le temps ne semble pas avoir de prise sur lui ; il vient pourtant « d'attraper 90 ans » et, hormis quelques petites misères dues à l'âge, il avoue être en bonne santé. La preuve m'en est donnée par ce voyage qu'il accepte d'entreprendre en ma compagnie, non pas autour de sa chambre mais à l'intérieur de lui-même, s'efforçant, avec l'application d'un écolier sérieux et consciencieux, de remonter aux sources de sa jeunesse, de sa vocation, de revivre les grands moments de son existence. Au questionnaire que je lui avais fait parvenir quelques jours avant, il a même répondu de sa petite écriture fine et régulière, parfaitement lisible. Durant près de deux heures, il va commenter ses réponses d'une voix douce et légèrement voilée.

Antoine PATEAU est né à Maulévrier, le 4 février 1913, au foyer d'Edmond PATEAU et de Marie Le BOT ; il est le deuxième enfant d'une famille qui en comptera treize. Son père médecin, vendéen – il est né à Saint Sauveur de l'île d'Yeu, dans la grande maison du Prieuré, refuge de toute la famille et de notre ami aujourd'hui encore – jouera un rôle essentiel dans sa jeunesse. Rôle forcément discret de juillet 1914 au début de 1919, car la grande guerre l'arrachera aux siens, comme médecin auxiliaire aux Armées ; elle le conduira même, en 1918, avec ses chasseurs alpins, en Italie du Nord où il mènera l'un des plus durs combats de sa vie, non pas contre l'ennemi, mais contre une « très sévère fièvre

typhoïde » qui manque de l'emporter. Antoine lui rendra un très émouvant hommage dans son livre de poèmes, hélas ! épuisé : « Île d'Yeu, la bien-aimée ». Ce père, tant aimé et respecté, il le présente : « Intelligent, subtil, et le regard malin...parfait catholique. Sans doute pour autant n'était-il pas un saint...Mais il avait le cœur si droit, l'âme biblique...son rêve, c'était la mer ...et la musique ! » Et le poème se termine par ces trois alexandrins :

*« En lui l'esprit, l'humour et la causticité  
Pimentaient la tendresse et l'extrême bonté...  
Et c'est lui qui me fit aimer la poésie ! »*

Cet hommage filial est, à quelques qualités près, un autoportrait de son auteur : outre un amour profond de la poésie, Edmond PATEAU, aussi fin lettré que chrétien fervent, suscita chez ses enfants l'amour des belles-lettres et le goût de la culture religieuse ; le soir, à la veillée, il les « régala » de lectures tirées des meilleurs auteurs, Molière, Hugo, se mettant aussi au piano, chantant, priant, avec un égal bonheur. Il formait avec son épouse un couple exemplaire qui, grâce à un courage et une foi inébranlables, réussit à surmonter la pire des épreuves pour des parents, voir mourir, jeunes, quatre de leurs enfants : Madeleine, le 28 octobre 1918, à moins de deux ans, victime de la « grippe espagnole », Michel qui, lui aussi, n'avait pas deux ans, et qui mourra de la diphtérie en février 1930 et surtout, « peine indicible, en octobre puis en novembre 1931,... Marie, l'aînée des filles, à dix-sept ans, puis Edmond, le fils aîné, à moins de vingt ans, qui sont emportés par une terrible typhoïde. Tout Cholet pleure. » C'est Antoine qui s'exprime ainsi dans la préface qu'il a rédigée à l'édition quasi complète de l'œuvre poétique de ce père « adorable », en 1996, sous le titre de « Poèmes de toute une vie ». Edmond PATEAU a rejoint le Seigneur vingt huit ans plus tôt, et son fils désormais premier de la lignée, lui offre le plus beau des cadeaux posthumes :

*«... d'arracher à l'oubli sa mémoire,  
Et, livrant ses écrits, d'entrouvrir un trésor  
Où pour tous brilleront les diamants et l'or... »*

Mais revenons à notre commencement dont je me suis écarté pour mieux faire saisir à quel point le modèle paternel aura illuminé l'enfance et la jeunesse du petit Antoine et explique, en grande partie, son parcours scolaire sans faute, voire exemplaire. Grâce aux rudiments de latin que lui donne son vicaire, à l'âge de 10 ans et demi, il passe directement du certificat d'études à la classe de cinquième au petit séminaire de Beaupréau où son frère aîné Edmond, souhaitait entrer car, à l'époque, il voulait devenir prêtre. C'est par faveur que le chanoine CESBRON, le Supérieur, accepte aussi le cadet, en avertissant les parents qu'il risquait ainsi « d'attraper la vocation »...C'était bien vu, car c'est en classe de Seconde que notre ami se déclare en faveur du sacerdoce. Auparavant il avait été tenté par le métier de jardinier – influence du milieu végétal de Maulévrier ; bien entendu, il a souhaité devenir médecin comme Papa, puis capitaine au long cours – influence du grand-père paternel, Philippe-Auguste - C'est finalement une admiration d'adolescent « sans bornes » pour un lazariste, le Père BAETEMAN, missionnaire en Ethiopie, sous le règne de l'empereur Haïlé Sélassié, rencontré, en vacances, chez des amis communs qui va l'orienter définitivement vers le service suprême.

Antoine corrige même, avec lui, les épreuves de son livre : « Le Camouflé du bon Dieu » où le Père racontait les aventures de sa mission, déguisé en colporteur. Les premiers confidents du choix de son engagement furent son aumônier et son frère aîné Edmond, en classe avec lui. C'est aux vacances qui suivirent qu'il se confia à sa mère, la chargeant d'informer son père. Il décrit ainsi sa réaction : « Elle fut bien émue, m'invita à prier et m'encouragea à toujours bien faire ce que le bon Dieu voudrait. Sainte femme, sainte mère ! »

Le passage des deux baccalauréats de l'époque est, pour ce brillant élève, une simple formalité et c'est à seize ans et demi qu'il entre donc au grand séminaire d'Angers. Il reconnaît que son âge mental correspond bien alors à son âge physique, ce qui ne l'empêche pas de se passionner pour la théologie. La maturité lui arrive bien brutalement, au cours de sa deuxième année, avec la mort tragique, à un mois d'intervalle, de Marie et d'Edmond, déjà évoquée. Simple commentaire de sa part : « Dieu était dans mon cœur et il m'aidait ! ». A la fin de sa troisième année, en octobre 1932, il devance l'appel et est incorporé au 6ème Génie d'Angers, quartier Espagne, place La Fayette. Il y reste un an, revient, rue Barra, vivre sa quatrième année de séminaire, et, en juin 1934, est ordonné sous-diacre à la cathédrale. Le jour même, après un déjeuner en famille, il est convoqué dans le bureau du Supérieur du séminaire, Mgr Désiré DUFRESNE, qui lui propose, au nom de Mgr RUMEAU, évêque d'Angers, d'aller poursuivre, à Rome, au Séminaire Français et à l'Université Grégorienne, ses études de théologie. Avec l'accord ému de ses parents, le voilà donc bientôt parti pour la ville éternelle où il connaîtra, d'octobre 1934 à juillet 1937, trois années heureuses, riches de découvertes tellement variées : scolaires d'abord pour préparer licence puis doctorat en théologie, mais aussi – peut-être même surtout – intellectuelles, artistiques, humaines et spirituelles de toutes sortes, qui l'enthousiasmeront profondément. Quant à la botte mussolinienne, elle savait ménager les étudiants étrangers.

A Pâques 1935, notre abbé est ordonné diacre à St Jean de Latran ; et c'est le dimanche 13 octobre 1935 qu'il sera ordonné prêtre par Mgr RUMEAU, à Notre Dame de Cholet, avant de regagner Rome pour y passer deux ans encore. Enfin, en juillet 1937, ayant soutenu sa thèse sur Léon le Grand, Pape du Concile de Chalcédoine, en 451, et auteur de sermons admirables, après un dernier détour par Venise, Padoue et...Paris, il regagne Angers, espérant pouvoir, un jour, y professer sa discipline de prédilection, la théologie, au grand séminaire sinon à la Catho... Mais ces messieurs de St Sulpice, jaloux de leurs prérogatives dans ce domaine, rejettent la candidature de ce jeune prêtre « séculier », aussi savant qu'il puisse être ; et puis peut-on se fier à un docteur en théologie de 24 ans ?!... On lui propose alors de préparer une licence de philosophie ou de lettres. C'est cette dernière spécialité qu'il retient – l'atavisme ! - et il s'installe « au bout du monde » au foyer St Aubin. Deux années lui suffiront pour passer, à la Sorbonne, les quatre certificats nécessaires – Français, Latin, Grec, Philologie- pour faire de lui un professeur de lettres classiques. Un premier poste, à l'externat Saint-Maurille, l'attend à la rentrée d'octobre 1939.

Il lui faudra faire auparavant un détour par ...la ligne Maginot, répondant, selon son expression, à « l'appel des armes contre l'Allemagne nazie ». Par chance, contrairement à son contemporain, l'abbé Pierre MACÉ, il ne sera pas fait prisonnier ; une permission en famille lui évitera même d'être envoyé directement sur le front, en Belgique, et il connaîtra la retraite des bords de la Seine aux bords

de la Garonne, près de Bordeaux où il sera démobilisé après avoir fait sauter un pont et essuyé quelques coups de feu. Une guerre qui n'est pas sans rappeler celle de Fabrice Del Dongo à Waterloo, rapide, vue de loin, une simple parenthèse sans conséquence notoire sur une vie bien orientée et planifiée.

Dès octobre 1940, il commence son enseignement à Saint-Maurille ; de la classe de Cinquième à celle de Première, il va exercer ce qu'il appelle son « ministère de professeur » pendant seize ans jusqu'en 1956, estimant accomplir sa mission sacerdotale aussi vraiment et pleinement que si l'Église lui avait demandé de le faire dans le ministère paroissial. Car il se croit fait pour l'enseignement plus que pour d'autres formes d'activité et de responsabilité et que tout cela est conforme à la volonté du Seigneur. Il s'engage toutefois dans un autre ministère, « d'appoint » selon son expression, et très voisin du précédent, le scoutisme. Aumônier de ce mouvement depuis 1938, il l'est encore un peu, aujourd'hui, mais « plus nominativement qu'activement » !

Mgr CHAPPOULIE va l'arracher à cette vie calme et heureuse où le jeune professeur s'épanouit dans l'exercice d'un métier qu'il aime. Le bouillant évêque d'Angers, souhaitant renouveler le corps professoral de son petit séminaire va nommer notre jeune abbé, en tandem avec le supérieur, le chanoine GAUDIN, directeur des études, chargé des relations avec l'académie et responsable spirituel. La tâche va se révéler très vite impossible car c'était confondre le « for externe et le for interne ». L'expérience durera deux ans ; certes il obtiendra de l'État que Beaupréau puisse accueillir les élèves boursiers mais, en dépit de sa totale bonne volonté, il n'arrivera pas à surmonter les contradictions de sa double fonction et il retournera voir son évêque pour lui présenter sa démission. Elle sera acceptée et il se verra proposer un poste à Combrée, à double emploi, en quelque sorte, directeur des études et professeur titulaire de la classe de Rhétorique, avec comme « lot de consolation », c'est l'intéressé qui le dit, un camail de chanoine. Antoine PATEAU débarque donc à l'Institution libre de Combrée en juillet 1958. Il y est accueilli « avec les honneurs » par le Supérieur de l'époque, le chanoine Joseph ESNAULT qui va le considérer comme son adjoint. Il se revoit, placé en face de lui, au réfectoire, entouré des pères TORTIGER, aumônier, et DESHAIES, économiste. Tout le monde l'adopte, professeurs, élèves, parents et même les habitants de Combrée avec, à leur tête, le curé Chapron et, parmi eux, il comptera toujours des amis fidèles. Cette fois il n'y a pas d'incompatibilités entre ses différentes activités et, de 1958 à 1973, il vivra heureux, toujours optimiste et, aujourd'hui reconnaissant.

Il devra pourtant surmonter bien des difficultés quand, nommé supérieur par Mgr MAZERAT, (oncle de nos élèves Bernard et Denis RONSSERAY) il lui sera demandé de succéder au Père VIGNERON, supérieur démissionnaire à la rentrée de 1973. Il connaîtra une baisse d'effectifs d'élèves en 74-75 qui sera compensée par la suite ; le développement de la mixité obligera à des aménagements dans l'internat. La semaine continue est instaurée définitivement avec cours le mercredi après-midi et départ en week-end le vendredi soir dès la rentrée de 1975. Cette même année, le self-service est créé et confié à la Société hôtelière de restauration (SHR). Il s'efforcera surtout de maintenir une vie religieuse de qualité. Elle va s'organiser autour de l'abbé AUGÉUL qui devra néanmoins, dès la rentrée de 1974, prendre en charge les aumôneries de Bourg-Cheveau et du collège St Joseph à Segré. Malgré tout, avec le concours de parents, de professeurs et de jeunes volontaires, une heure de « catéchèse », par semaine, sera mainte-

nue à tous les niveaux. Tous les ans, des recollections seront proposées avec succès, en début d'année, aux élèves du second cycle. Messes, temps de prière auront lieu chaque semaine. Dans le microcosme combréen, toutes ces évolutions, ces changements n'iront pas sans provoquer des tensions, voire des conflits sérieux. Notre chanoine fera face avec intelligence, « un parler simple et naïf » qui désarmait souvent l'opposant et surtout un courage qui prenait la forme d'une détermination douce mais sans faiblesse ; toutefois il souffrira souvent, en son for intérieur, de ne pouvoir faire régner « le consensus » qu'il s'était fait un devoir d'instaurer dans la maison. Aussi, arrivé à l'âge de 66 ans, très fatigué, il aspirera à une légitime retraite que lui accordera aussitôt Mgr ORCHAMPT, d'autant qu'il avait œuvré à assurer sa succession en la personne d'un premier directeur laïc, et qui plus est ancien élève du cours 1954, Gérard GENDRY. Aujourd'hui, près de vingt cinq ans après, oubliées les duretés de la tâche, la voix soudain fêlée de tendresse, il confie : « Combrée fut ma maison, ma famille, et l'est encore dans mon vieux cœur... ».



*Antoine Pateau  
enlevant ses lunettes  
pour dédicacer  
le recueil de son père.*

Une tout autre vie va commencer pour lui désormais. Histoire de chasser l'intense fatigue des dernières années, il prend d'abord une année sabbatique pendant laquelle il voyage, donne des conférences, prêche même une retraite aux religieuses « Servantes des Pauvres », en leur maison de Tournai (en Belgique), succombe, à cette occasion, au charme de Bruges, ses canaux, ses monuments, son béguinage, s'intéresse à toute pastorale et se retrouve enfin vicaire à la cathédrale St Maurice, aux côtés du curé, l'abbé QUESSON, et du père Louis de la BOUILLERIE. Comme prêtre auxiliaire, il va préparer au baptême, au mariage, s'adonner à la prédication ; ses homélies sont des petits chefs-d'œuvre littéraires et théologiques d'après des témoins dignes de...foi ! Il n'a d'ailleurs pas tellement l'impression de changer de métier ; à l'enseignement des lettres succède celui du Christ, de ses évangiles et c'est un vrai bonheur, surtout quand lui arrive un nouveau curé en la personne de Jean TORTIGER qui l'avait si bien accueilli à Combrée. Et il garde toujours un contact direct avec la jeunesse, comme aumônier de louveteaux, luvettes et guides d'Europe.

Avec les années et l'âge aidant, cette retraite active va diminuer d'intensité et je crois venu le moment de lui demander ce qu'est devenu « le poète » Antoine PATEAU. Outre le livre d'hommage à son père évoqué plus haut, il me renvoie à : « Ile d'Yeu, la bien-aimée », paru en mai 1992, quatre ans avant les « Poèmes de toute une vie » et où notre ami a présenté, à la suite de vingt deux poèmes paternels, environ vingt cinq de son cru, tous consacrés, bien entendu, à sa terre bien-aimée, pour lui avant-goût de paradis, comme l'y invitait si bien la graphie ancienne « ISLE-DIEU » ! Avec des accents dignes de Lamartine et de Hugo, il en décrit tous les aspects, paysages, monuments, faunes, variations de lumière, et bien sûr la mer « omniprésente » dans laquelle il aime s'enfoncer en une sorte de communion mystique :

*« Quand je baigne mon corps, mon âme aussi se baigne ;  
C'est elle qui pilote, et qui pense, et qui règne ;  
Et tous deux, âme et corps, sont dans la main de Dieu ! »*

De la fraîcheur rare des sensations éprouvées et de la beauté du spectacle, sans cesse renouvelé, jaillit spontanément la prière vers l'auteur de toutes ces merveilles :

*« ...Pour tous ces dons, Seigneur, je Te loue et je T'aime,  
Pour l'horizon si vaste et pour le ciel si bleu,  
Pour ce chef-d'œuvre que j'admire, l'île d'Yeu... »*

Et puis, au cœur de « cette terre salée au si rude parfum. », se dresse « la blanche maison, la « Villa des Fusains », où depuis le grand-père, capitaine au long cours, se succèdent les générations, la « ribambelle de cousins » avec leurs « gaités turbulentes ». Notre ami se souvient et ne peut s'empêcher de me la faire voir avec ses mots :

*« Sur notre petite île, une grande maison :  
Telle est pour nous, pour moi, la terre des ancêtres,  
Saint-Sauveur, ce haut-lieu dont je connais les êtres,  
La vieille tour romane au parfum d'oraison... »*

*Murs blancs, flore sauvage, avare frondaison :  
Ces cupressus qu'on voit par toutes les fenêtres,  
Un bois de chênes verts, pas un bouquet de hêtres ;  
Mais elle plaît ainsi, belle en chaque saison.*

*Son socle est de granit : partout perce la roche,  
Muet rappel que la falaise est toute proche,  
La mer omniprésente ! Et je songe souvent*

*Que nulle chose ici n'échappe à son emprise,  
Car elle vient à nous dans la pluie et le vent,  
Le plus fol ouragan ou la plus douce brise... »*

Je comprends mieux, désormais, pourquoi notre ancien supérieur ne viendra

jamais présider notre fête annuelle en juin, période incontournable de ses vacances pendant laquelle il retrouve ses racines ancrées dans le « socle de granit ».

Nous arrivions aux termes de l'entretien et il me restait à lui poser la question délicate de ses retrouvailles avec le Seigneur. Dans mon questionnaire je reprenais l'expression de Montaigne : « Êtes-vous arrivé à apprivoiser la mort ? » Avec un bon sourire il me répondit avec La Fontaine, littéraire oblige, « *La mort ne surprend point le sage ; Il est toujours prêt à partir...* »

Mais il s'est repris aussitôt, jugeant sans doute un peu trop païen l'esprit de cette citation. En réalité, pour lui, le grand passage, ce sera quand le Seigneur voudra et comme il voudra, sachant que son Amour veut toujours pour nous le meilleur. Et, à la célèbre question de Bernard PIVOT, (Quand vous serez devant Dieu, qu'aimeriez-vous l'entendre vous dire, à vous Antoine PATEAU ?) il fait appel, cette fois, pour répondre, à l'Évangile, Matthieu, chap. 25, versets 21 et 23 : c'est le récit de la parabole des talents et, à celui qui a su faire fructifier son bien, le Christ dit : « C'est bien, serviteur bon et fidèle, en peu de choses tu as été fidèle, sur beaucoup je t'établirai ; entre dans la joie de ton Seigneur. »

C'est alors qu'une question non prévue me brûle les lèvres : connaissait-il le surnom que lui avaient donné les élèves de Combrée ? Il éclate de rire ! Non seulement il le savait fort bien mais c'est lui-même qui l'avait révélé à ses collègues et il me conte comment. Un soir, après le dîner, il monte à la tribune de la chapelle pour faire ses prières devant le Saint-Sacrement. Du dortoir voisin, transformé aujourd'hui en suite de chambres pour les élèves filles, il entend les petits sixièmes mener un chahut monstre – le surveillant, pour une raison quelconque, avait dû provisoirement abandonner ses ouailles -. Le tapage devenant insupportable, il se décide à intervenir ; en ouvrant la porte, au milieu de la débânde générale, il entend une petite voix s'écrier : « M.... le ptit Jésus ! » Et, précision qui ne manque pas de sel, la scène se déroulait justement dans le dortoir placé sous le patronage de... l'enfant Jésus !!!

Commentaire de l'intéressé : je devais sans doute exprimer ma foi de manière trop enfantine. Et alors, cher Père PATEAU, ces galopins, en forçant un peu le trait, et avec l'insolence de leur jeunesse, n'avaient-ils pas mis en lumière l'un des traits les plus profonds de votre sensibilité religieuse, cette fraîcheur d'âme qui doit sans doute agacer les esprits forts mais que vous avez su garder en vous, sans doute sous l'influence de la petite Thérèse de Lisieux, votre sainte de prédilection ? Cela dit, en m'efforçant ainsi de faire découvrir votre part de vérité, pour respecter la règle du jeu de ce portrait, j'espère ne pas m'être montré trop indiscret. J'espère surtout que les amis lecteurs de ce bulletin vous auront bien reconnu comme un des leurs, pas seulement un Combréen d'adoption, pour reprendre votre définition, mais un Combréen tout court qui, vous me l'avez promis en nous quittant, continuera de prier pour la vieille maison et pour nous tous. Quelle grâce ! Car, et c'est la dernière impression que vous m'avez laissée, vous m'avez semblé comme en partance, déjà, pour l'éternité.

Michel LEROY